

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Toujours Flaubert

Jean-Pierre Duquette

Volume 23, numéro 2 (134), mars-avril 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60269ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Duquette, J.-P. (1981). Compte rendu de [Toujours Flaubert]. *Liberté*, 23(2), 144-147.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Le fil du temps

JEAN-PIERRE DUQUETTE

Toujours Flaubert

Les anniversaires d'écrivains célèbres, comme le centenaire de la mort de Flaubert en mai 1980, donnent fréquemment lieu à des colloques, rencontres et festivités. Ces manifestations sont souvent l'occasion de relectures qui tissent peu à peu autour des grands textes des réseaux de glose, d'interprétation et d'appropriation qui ne viennent visiblement jamais à bout de ces écritures ; comme pour Stendhal, on a presque constamment l'impression de n'avoir rien dit et que l'œuvre, ainsi qu'un ludion, refait toujours surface, intacte comme au premier jour. C'est le cas, notamment, pour Flaubert. Il apparaît du reste singulièrement significatif que la recherche en littérature, à l'heure actuelle, fasse systématiquement retour au texte et à l'avant-texte : plans, brouillons, notes, esquisses et ébauches. La célèbre Marie-Jeanne Durry faisait mine de regretter cet intérêt pour ce qu'on appelait naguère la genèse de l'œuvre. Il est en tout cas assez facile de succomber à une véritable fascination devant les manuscrits de Flaubert exposés à Paris, à la Bibliothèque Nationale (novembre 1980-février 1981). On est d'abord submergé : ces quelque quinze mille pages, noircies le plus souvent recto-verso, les brouillons raturés, biffés, répétitifs jusqu'à l'obsession, laissent parfois : c'est donc au fil de cette colossale paperasse qu'ont surgi quelques-uns des romans les plus décisifs de l'époque moderne. Rien que pour *l'Éducation sentimentale*, on compte 3,834 feuillets de scénarios, rédactions successives et état final. Sacha Guitry en avait acheté l'essentiel à l'Hôtel Drouot en novembre 1931 : ces liasses provenaient de la succession de la nièce de Flaubert, Caroline Franklin-Grout, et sont désormais classées et reliées en treize grands volumes à la Bibliothèque Nationale qui en a fait l'acquisition il y a quelques années. La mise au net et la copie ayant servi pour l'impression sont à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

Comment expliquer cet énorme labeur dont témoignent brouillons et copies de travail ? On peut en effet constater que Flaubert recopiait sans cesse un même passage, en ne changeant presque rien (parfois un mot, une virgule ...). Sartre propose dans *l'Idiot de la famille*, à côté d'hypothèses souvent hasardeuses, une explication séduisante : « S'il ne cesse de se plaindre — je m'use, je me torture, je me tue à la peine — c'est que le travail, pour lui, n'est pas une *praxis* véritable : est-on si malheureux quand on exerce une activité librement choisie ? Il ne travaille pas pour *trouver* l'expression juste, le style « gras et rapide », la phrase musicale, mais pour *mériter* de les trouver. Il fait des brouillons, les copie, les recopie jusqu'à quatorze fois en s'infligeant ce labeur stupide : retracer les vocables si souvent tracés, — et, d'un brouillon à l'autre, c'est à peine si un mot change. C'est qu'il *attend*. Il attend le miracle qui se laissera prendre au piège de son désespoir et qui fera, sous sa plume morose, naître une fleur » (*l'Idiot de la famille*, p. 2093-2094). Mais aussi bien, remettant cent fois sur le métier, polissant et repolissant sans cesse, il traque jusqu'au désespoir l'imperfection, le mot, l'image qui ne *sonnent* pas juste, qui ne passeront pas l'épreuve du gueuloir — signe qu'il n'est alors pas « dans le vrai ».

Mais pour en arriver à l'état final, que de difficultés, quelles « affres » ... : quelques lignes par jour, et encore, qui ne le satisfont jamais vraiment. « Avant de reprendre mon travail, j'éprouve toujours des hébétéments de tristesse ... » Pas une lettre à Louise Colet où l'on ne trouve de ces doléances : « *Dix* jours pour changer *deux* vers ... : belle méthode pour avoir envie de se casser la gueule ! » « Quel atroce travail ! quel ennui ! » Cette litanie incessante durera à peu près toute la carrière d'écrivain de Flaubert, une quarantaine d'années. Et le moindre paradoxe, dans une vie qui en est pleine, n'est pas celui qui le fait aimer cette torture de chaque ligne, de chaque page, et dont il rend superbement compte dans une métaphore qui résume très exactement toute son entreprise : l'œuvre d'art à accomplir est comme « une grande montagne à escalader ». « D'abord, on aperçoit d'en bas une haute cime ; dans les cieux, elle est étincelante de pureté, elle est effrayante de hauteur ! et elle vous sollicite cependant à cause de cela même. On part, mais à chaque plateau de la route, le sommet grandit, l'horizon se recule, on va par les

précipices, les vertiges et les découragements, il fait froid ! (...) la terre est perdue pour toujours, et le but sans doute ne s'atteindra pas. (...) L'on n'a rien qu'une *indomptable envie de monter plus haut, d'en finir, de mourir* » (c'est moi qui souligne). « N'importe ! mourons dans la neige, périssons dans la blanche douleur de notre désir, au murmure des torrents de l'Esprit, et la figure tournée vers le soleil ! » (1^{er} mai 1853). Cette escalade vertigineuse, c'est pour nous celle de cet amoncellement de feuillets qui se couvrent d'écriture, en quelque cinquante ans d'une existence d'homme-plume, depuis les rédactions d'écolier vers 1830, et cette fameuse lettre à son camarade Ernest Chevalier, en février 1831 (Flaubert a alors 10 ans !) : « Je te prie de me répondre et me dire si tu veux nous associer pour écrire des histoires, je t'en prie, dit-moi le (sic). » Un an plus tard, il revient à la charge : « Je t'avais dit que je ferais des pièces mais non je ferai des Romans que j'ai dans la tête ... » Pas mal, pour un enfant dont on dira qu'il était dyslexique (jusqu'à Sartre qui reprend cette légende d'abord répandue par « l'ami » Maxime Du Camp).

Les liasses de manuscrits de l'exposition à la Nationale sont accompagnées d'une vaste iconographie : portraits de Flaubert lui-même, amis et contemporains célèbres, illustrations pour certains de ses romans (même s'il a toujours refusé les éditions illustrées de ses œuvres), éléments du décor intime. On trouve ainsi comme des reliques, et même si ce genre d'objets n'a rien en soi pour émouvoir, quelques plumes d'oie qu'il ne laissait à personne le droit de tailler (il détestera jusqu'à la fin la plume d'acier produite industriellement), l'encrier de bronze en forme de grenouille à la gueule largement ouverte (« notre sang que nous délayons dans l'encre ... »), l'horrible fauteuil Henri II du cabinet de travail de Croisset, le pot à tabac, quelques pipes de plâtre, la statue de Bouddha qui trônait devant une fenêtre. La suite de portraits va d'un petit dessin exécuté par son frère aîné Achille, vers 1833, et qui est plutôt une caricature, jusqu'au masque mortuaire du 8 mai 1880. Entre les deux, le beau dessin de Delaunay, vers quinze ans ; la curieuse photo prise par Maxime Du Camp au Caire, lors de leur voyage de 1850-51 ; la célèbre caricature de Lorient montrant Flaubert « disséquant Madame Bovary » ; la photo par Carjat ; le portrait-charge de Gi-

raud, tant de fois reproduit, et la toile qui a suivi, montrant un Flaubert au regard de batracien alcoolique (l'encrier-grenouille ... ?).

Une extrême pudeur retenait Flaubert de parler de lui-même, « d'intéresser le public avec (sa) personne » : « Le public ne doit rien savoir de nous. Qu'il ne s'amuse pas de nos yeux, de nos cheveux, de nos amours », écrit-il à Louise Colet en septembre 1852. Il aurait voulu, affirme Marie-Jeanne Durry, un tombeau assez grand pour qu'on y enferme avec lui ses manuscrits, ses brouillons, ses notes. Le voilà désormais exhibé au grand jour, comme la garde-robe de Marie Arnoux à la vente aux enchères. De quoi lui donner une autre attaque, dans le séjour panthéiste où il taille encore sans doute des plumes d'oie.